

## LE CANADA FRANÇAIS ET SA LITTÉRATURE \*

### II

Il existe au Canada toute une littérature française, dont les débuts ont été laborieux et lents, mais dont les progrès rapides méritent d'attirer l'attention de la mère patrie. Tout ce qui peut soutenir, encourager, récompenser les écrivains fit d'abord défaut. Une population peu nombreuse et assez clair-semée, livrée à un complet isolement, obligée de lutter sans cesse pour conserver ses franchises, pour se défendre contre l'invasion des idées, des mœurs et de la langue anglo-saxonnes, ce n'était pas là un public bien considérable. Le loisir manquait aux esprits distingués qui auraient pu cultiver les lettres avec désintéressement, et il fallait en effet bien du désintérêt pour s'en-gager dans une carrière nécessairement ingrate. Les intérêts matériels ont ici aussi leur importance ; la librairie est une industrie très-respectable, mais c'est une industrie. Or le marché,—qu'on nous permette ce terme emprunté à l'économie politique,—était fort restreint ; il était d'ailleurs encombré par les produits européens ; les livres français passent l'Atlantique pour aller au Canada ; les livres canadiens ne le passent guère pour venir en France. «Dans l'état actuel des choses, écrivait en 1852 un éditeur de Montréal, nous croyons avoir fait acte de courage et de bon exemple en achetant les premiers une œuvre littéraire, en offrant à un de nos écrivains une rémunération assurée, si mince qu'elle soit, pour son travail, en lui épargnant les risques et les ennuis de la publication. »

Là où les éditeurs se flattent avec raison de faire acte de courage, les auteurs ne doivent pas s'attendre à recueillir beaucoup de fruits de leur labeur. La littérature canadienne, malgré des commencements si pénibles, est pourtant devenue assez florissante, parce qu'au milieu d'une population qu'animait un ardent patriotisme, elle s'est vouée à la défense des intérêts de la patrie, à la glorification des souvenirs nationaux, parce que dans un siècle de lutte elle a été une arme.

---

\* Voir la livraison de novembre et décembre 1878, p. 607.